

Deutéronome 8,2-3

« Souviens-toi de tout le chemin que Yahvé ton Dieu t'a fait faire pendant 40 ans dans le désert, **afin de t'humilier, de t'éprouver et de connaître le fond de ton cœur :**

allais-tu ou non garder ses commandements?

Il t'a humilié, il t'a fait sentir la faim, il t'a donné à manger la manne que ni toi ni tes pères n'aviez connue, pour te montrer que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais que l'homme vit de tout ce qui sort de la bouche de Yahvé. »

« Tel est le sens de tous nos déserts », disait Monseigneur Centène dans sa brève homélie, ce jeudi 23 juin 2011, pour la Fête-Dieu.

Les déserts par lesquels Dieu nous conduit - car Il conduit toute chose -, sont des lieux de connaissance : aime-t-on Dieu pour ses dons ou bien pour Lui-même ? À lire le verset du Deutéronome, on pense assez spontanément que c'est Dieu qui veut connaître le fond de notre cœur. Est-ce cette seule connaissance qui est l'enjeu de ce désert ? On peut tout aussi bien comprendre qu'à travers ces déserts, nous est aussi découverte la connaissance du fond de notre propre cœur. Les épreuves nous révèlent à nous-mêmes ce dont nous sommes capables, en bien comme en mal !

N'est-ce pas surtout ce sens qui, bien que caché, est premier ? En effet, Dieu n'a pas besoin de nous, pour connaître le fond de notre cœur. En revanche nous avons besoin de Lui, pour nous connaître. Et c'est en particulier dans les épreuves, que nous voyons jusqu'où nous acceptons d'aller. Car quand tout va bien, nous tendons facilement à ne plus vivre qu'à l'extérieur de nous-même, sans nous soucier de rien.

La faim ressentie, n'est-ce pas ce « dé-goût » qui vient frapper à nos portes et dont le signe est cette absence d'intérêt que nous ressentons pour des choses, des réalités, des personnes qui nous attireraient jusque-là ? Alors en vérité nous éprouvons la faim. Nous ne comprenons pas pourquoi ce qui nous attirait jusque-là, et qui n'était pas mauvais, cesse de nous intéresser. Il nous semble alors perdre nos repères, de plus en plus. Et nous sommes déconcertés, car ces repères nous aidaient à avancer, à vivre, à aimer. Et puis progressivement tout

cela semble s'amplifier. Naît alors une faim de plus en plus violente et que rien ne parvient plus à apaiser. Nous cherchons à nous faire violence en essayant de reprendre ces vieilles habitudes qui nous nourrissaient, ces relations qui nous faisaient du bien, mais... non : rien n'y fait. La faim ne semble plus pouvoir être apaisée. À ce moment-là, nous souhaiterions plutôt mourir, car nous nous sentons de plus en plus étranger au monde, aux autres, et finalement à nous-même. Pourtant nous pouvons continuer à vivre, nous le voyons bien.

Car la *Manne* dont nous sommes nourris, est bien sûr l'eucharistie, qui nous nourrit, mystérieusement, et un peu malgré nous. Cette manne ce sont aussi tous les autres sacrements, qui, eux-non plus, n'ont plus le même goût qu'autrefois. Nous ne comprenons plus comment nous vivons, ni comment nous pouvons tenir, mais pourtant, nous vivons, nous vivons de cette manne.

Alors nous découvrons ce que nous avons dans notre cœur, ce qu'il reste quand tout ce qui était à l'extérieur devient inaccessible, inintéressant, sans goût. Et curieusement il nous semble ne plus rien rester. Rien de ce que nous avons l'habitude ou l'illusion d'y voir, d'y retrouver. Rien de connu. Nous n'y trouvons plus aucun désir, plus aucun élan, et finalement plus aucun courage. Et pourtant nous vivons, mystérieusement. Nous voudrions mourir. Mais pas fuir ! Nous comprenons que fuir serait renier notre conscience. Car elle seule est restée indemne. Elle s'est même purifiée dans cette épreuve. C'est peut-être la seule faculté qui se soit davantage révélée à nous-même. En conscience, nous voyons bien, comme jamais auparavant, que si nous arrêtons le chemin nous nous ferons mal, nous violenterons notre conscience ; nous ne pourrons plus jamais regarder quelqu'un en face : ni un autre, ni soi-même, ni Dieu. Si nous partons, nous aurons toujours ce *gros mensonge* sur la conscience. Et finalement, c'est cette conscience, cette évidence, que Dieu est le meilleur choix, qui nous fait vivre. Nous avons beau être désorientés, perdus, abandonnés, incapables d'expliquer ce qui nous arrive, une seule chose reste inamovible : ce chemin est le seul bon. Jamais auparavant, jamais, nous n'avions réalisé que ce chemin était le seul bon. Là, maintenant, nous découvrons que ce chemin est bien le seul, mais que nous ne pouvons avancer dessus, nous ne le pouvons pas *seul*. Alors il nous reste encore à apprendre à vivre de « tout ce qui sort de la bouche de Dieu » ! Et alors nous pressentons que cette manne qui nous nourrit déjà, cette manne qui a le goût de ce dont nous avons besoin, mystérieusement, sort de la bouche de Dieu. Cela ne signifie-t-il pas que tout est désormais à vivre autrement, espérant que *cet autrement* nous sera donné par l'Esprit-Saint, à chaque instant ? Car de cette manne-là, on ne peut pas faire de réserve¹...

frère Laurent

1 « Moïse leur dit: "Que personne n'en mette en réserve jusqu'au lendemain." Certains n'écouteront pas Moïse et en mirent en réserve jusqu'au lendemain, mais les vers s'y mirent et cela devint infect. » (Exode 16, 19-20)